

Le musée des poissons **au beurre blanc**



Après plusieurs années de travaux, le muséum d'histoire naturelle de La Rochelle a rouvert ses portes le 27 octobre 2007. Surface d'exposition doublée, nouvelles scénographies, les magnifiques collections de zoologie ou d'ethnologie viennent de trouver un cadre rénové et élargi, mieux adapté aux contraintes actuelles, mais cependant totalement respectueux de ce qui faisait le charme de l'ancien musée

Par **Jean-Jacques Salgon** Photos **Kate Barry**

Ci-dessus :
La galerie de zoologie et ses récentes acquisitions : grands koudous et ours polaire.
Les masques Yoruba (Nigéria) de la section ethnographique.

Il pleut. Le fin crachin est venu à bout du dernier lambeau de cette image de girafe que l'on avait placardée, comme une décalcomanie géante, sur un pignon du muséum pour annoncer sa réouverture. La girafe de Charles X est en effet la star du muséum et elle est devenue son emblème. Elle vient de traverser ces années de chantier bien emballée dans une caisse de contreplaqué. Enfin, la voici depuis peu libérée de sa caisse et toute pimpante sur son palier, après le passage d'un tsunami qui n'est pas parvenu à l'en déloger. Comme on craignait sans doute que ces mois de claustration forcée ne l'aient rendue neurasthénique, on a choisi de lui offrir la compagnie d'une baleine dont l'aérien squelette se trouve placé en lévitation juste au-dessus des marches de ce même escalier. Car quoi de plus réjouissant qu'une baleine volante ? Si tant est que l'on ait un jour, en voyant passer un dirigeable, rêvé d'en rencontrer une, c'est chose faite grâce au nouveau muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. Que tous les enfants qui viendront désormais, sous la houlette de leurs parents ou de leurs maîtres, s'instruire sur les bizarreries du monde animal, s'en-



foncent bien cela dans le crâne : la baleine de Cuvier, tout comme l'âne de Gonfaron, vole. Pour clore ce chapitre sur la girafe, je me permettrai de m'adresser ici directement aux services chargés de la communication du muséum. Qu'ils veuillent bien, à présent que les girafes collées à travers les murs de la ville achèvent de s'évanouir, reverser une part de leurs subventions à la société X qui vient d'ouvrir une officine au coin de l'avenue Sautel et du carrefour dit «la Patte d'Oie». Cette société de location de véhicules de transport a en effet choisi comme enseigne l'image d'une girafe portant un gros colis sur son dos, si bien que c'est par cet animal que les visiteurs en provenance de Niort sont désormais accueillis à leur entrée dans

la ville. Et comme les fourgons loués s'en trouvent également ornés, c'est toute une brigade de petites girafes qui va circuler à travers la région et faire à son insu la publicité du muséum.

Quand on entre dans le nouveau musée par la cour intérieure pavée qui était anciennement celle de l'Evêché, on est accueilli dans le hall par un petit comité composé d'un gros crocodile, d'un renard endormi, d'un paresseux, d'un saki moine et de quatre paradisiers. Quelle que puisse être l'affluence ou l'agitation autour d'eux (car depuis la réouverture, les visiteurs se pressent), ces animaux demeurent parfaitement stoïques. Rien ne saurait troubler leur repos. Ils semblent par leur mutisme et leur immobilité vouloir délivrer un message que j'exprimerai volontiers en ces termes : «Ici, vous n'allez pas, comme au zoo, être obligé de nous courir après ou de tenter de nous amadouer en nous tendant des bouts de biscuits ou des feuilles de salade. Vous n'aurez pas à ressasser vos vieux stéréotypes, comme quand, face aux babouins qui grimaçant, vous vous croyez obligé de dire qu'il ne leur manque que la parole. Nous nous fichons parfaitement de vous et d'ailleurs nous ne faisons plus partie de votre monde. La baguette de la fée qui nous a frappés s'appelle taxidermie. C'est elle qui nous a fait entrer dans ce nouveau royaume depuis lequel, à pré-

Une muséographie résolument contemporaine, dans le respect de l'architecture d'origine, présente ici un échantillon des espèces des marais littoraux.

A gauche : Face à face avec le ouistiti dans la galerie de zoologie.

Muséum d'histoire naturelle :
28, rue Albert 1^{er}
17000 La Rochelle
05 46 41 18 25
museum.info@ville-larochelle.fr

La Rochelle

sent, il nous est loisible de vous observer.» Car ce sentiment d'être observé je vais en effet l'éprouver tout au long de ma visite : c'est que cette présence animale est puissante. Ces milliers d'animaux rassemblés et exposés semblent tirer de ce regroupement une force quasi surnaturelle. On comprend tout à coup que l'on puisse parler de règne animal. Lorsque vous voyez ces centaines de papillons alignés dans leurs boîtes, tous ces reptiles dans leur vitrine, ces variétés innombrables d'oiseaux ou de coquillages, et ce troupeau de mammifères tous différents qui semblent traverser au pas de charge et en bon ordre la grande salle de zoologie, vous vous demandez qui de Cuvier, de Linné, de Darwin ou de Dieu peut bien posséder «la clef de cette parade sauvage». Le petit indri noir au cul blanc qui tourne sa tête vers vous en plantant dans

alors à éprouver un respect infini pour les hommes qui ont su si bien recueillir, observer, rassembler, classer, conserver tous ces animaux et tous ces objets. On salue leur mémoire : celle de Clément Lafaille, membre de la Société d'agriculture, qui dès 1762 s'intéressa à l'histoire naturelle des pays d'Aunis et légua à la ville son si beau cabinet de curiosités – à présent entièrement restauré –, celle de Louis-Benjamin Fleuriau de Bellevue qui créa le jardin botanique et la Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure. On pense aussi à Charles-Marie Dessalines d'Orbigny, à Aimé Bonpland ou Nicolas Baudin, et à bien d'autres encore, tous ces amateurs éclairés ou aventuriers grâce auxquels les collections se sont enrichies jusqu'à s'ouvrir, à partir du xx^e siècle, à l'ethnographie. Et là, il nous faut bien sûr évoquer la fi-



Le jaguar, un des spécimens rencontrés par le voyageur naturaliste Alcide d'Orbigny lors de son expédition en Amérique du Sud au XIX^e siècle.

A droite :
Cette vitrine illustre une des activités humaines traditionnelles des marais littoraux, la pêche.

les vôtres ses yeux ronds évoque immanquablement, par sa coiffure et son air éberlué, l'acteur Jean-Paul Farré. On a beau les avoir disposés sur des socles imitant des branchages, tous les toucans, aras, perroquets et autres perruches aux bleus, rouges, jaunes et verts si intenses semblent être allés prélever leurs plumages sur les coiffes de chefs indiens que l'on peut voir au 2^e étage. Quelque chose d'humain s'empare de toutes ces bêtes du simple fait qu'elles se trouvent ainsi regroupées et nommées. Le grand ara hyacinthe bleu indigo du Brésil a pris modèle de son maquillage au 3^e étage, sur la figure bleue d'une «marotte» (tête de marionnette) utilisée par les Kuyus du Congo pour le culte du Djo et la danse du Kébé-Kébé. L'ibis rouge d'Amérique du Sud a, quant à lui, copié sa couleur sur celle de cette poupée rouge vif de l'ethnie Bembé qui lève le bras vers nous et nous tend sa barbichette faite de vrais poils humains. Face à cette époustouflante variété de formes et de couleurs, on se prend

gure du docteur Etienne Loppé qui fut conservateur du muséum de 1919 à 1954. C'est à ce bon docteur Loppé que fut confié le masque à cornes kwélé que l'on peut voir au 3^e étage et qui doit sa notoriété au fait d'avoir été choisi pour orner la jaquette du livre de Michel Leiris et Jacqueline Delange *Afrique Noire*. Alexandre Petit-Renaud était vendéen d'origine. Au début du xx^e siècle, il était employé dans la compagnie des frères Tréchet (un nom prédestiné à l'Afrique) qui trafiquaient l'ivoire et le caoutchouc au fin fond du Congo. Cet Alexandre Petit-Renaud fut au cours d'une campagne laissé pour mort par ses camarades et recueilli par une dame africaine qui le soigna, le guérit et le surnomma «l'homme qui ne meurt jamais». C'est lui qui rapporta en France ce magnifique masque et le remit au docteur Loppé. Cette histoire, je l'ai recopiée pour vous sur l'un des cartels du musée. Car en plus de celle de la girafe de Charles X ou de l'orang-outan de Joséphine de Beauharnais, il y a plein d'histoires à découvrir au muséum de La Rochelle. Il suffit pour cela de se pencher sur les cartels ou sur les étiquettes. D'ailleurs, on a eu la bonne

idée de conserver parfois les vieilles étiquettes cerclées de rose et calligraphiées à la plume dans une jolie écriture ornée de pleins et de déliés. Celles qui portent encore la mention «Comité de propagande coloniale de la Charente-Inférieure» et qui voisinent avec des documents relatifs à l'Exposition coloniale qui se tint à La Rochelle durant l'été 1927 (salle 19, 2^e étage) nous transportent instantanément, et bien mieux que ne le feraient de longs discours, dans une époque où il n'était pas encore question de «repentance». Mais le clou du musée, ce sont sans conteste les étiquettes qui accompagnent les quelques poissons na-

turalisés que l'on trouve dans une vitrine de la salle 11 du premier étage : ces poissons y sont identifiés par leur nom latin, leurs noms courants et locaux et accompagnés d'une recette de cuisine :

LE GRONDIN LYRE – Trigla Lyra

Nom local : Grosse tête

Nom anglais : Piper Crowner

Parez le grondin, enlevez la tête et la queue. Salez et poivrez. Mettez dans un plat au four avec du beurre et laissez cuire 20 à 30 minutes. Arrosez avec du beurre fondu et servez avec citron.



Au premier plan le Muziri, reliquaire de la population Bembé du Congo et, en provenance de la même région, le masque Kwélé.

Heureuse époque, songe-t-on alors, que celle où il n'était pas encore question de protéger les espèces, mais bien plutôt de savoir correctement les manger et où le savoir pouvait ainsi s'associer librement au plaisir des sens ou au culte de la saveur, une association qui dut ravir Max-Pol Fouchet lorsqu'il vint, sous la conduite d'Annick Le Gall, visiter le muséum dans les années 1960 et qui aurait sûrement fait l'enchantement de Roland Barthes au moment où il peaufinait sa leçon inaugurale du Collège de France, leçon qu'il concluait alors ainsi : «*Sapientia : nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse, et le plus de saveur possible.*» ■

Dans cette vitrine de la galerie de zoologie, des animaux classés par Cuvier comme des «quadrumanes», une pièce historique : l'orang-outan de l'impératrice Joséphine (au premier plan sur la gauche).

